



**HAL**  
open science

# Toast ! Poétique du toast démocratique et lyrique au XIXe siècle [I]

Dominique Dupart

► **To cite this version:**

Dominique Dupart. Toast ! Poétique du toast démocratique et lyrique au XIXe siècle [I]. Poétique historique de la poésie de circonstance XVIe-XXIe s. (Paris Nanterre), Guillaume Peureux; Alain Vaillant, Nov 2018, Nanterre (92), France. pp.217-240. hal-04487840

**HAL Id: hal-04487840**

**<https://hal.science/hal-04487840v1>**

Submitted on 4 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Toast ! Poétique du toast démocratique et lyrique au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Dominique Dupart

« ... nous nous sommes hâtés de payer notre dette à la circonstance. »

Barthélémy et Méry, 30 juillet 1830<sup>2</sup>.

La puissance lyrique du toast tient au fantôme collectif qu'il appelle de ses vœux. Toujours, ce fantôme apparaît à l'orée de la parole « levée », « portée », « adressée » – une harangue, un poème, une chanson, un simple cri. Ce fantôme collectif souvent invoqué comme une promesse, un avenir, une fraternité, advient en même temps qu'un verre est levé, d'abord un *verre* pour boire, ensuite, ou en même temps, un *verre* pour boire *et* des *vers* pour chanter, et puis, pour finir, dans les livres, seulement quelques *vers* tournés en toast – quand, dans le dernier tiers du siècle, les toasts se ramifient en poèmes qui connaissent une postérité hors du carcan de ce sous-genre si médiatique qu'est le toast, en raison de leur publication en recueils : *Salut* de Mallarmé, *Toast à distance* de Verlaine, etc.

Hantée par ce fantôme collectif, la forme-toast est une composition qui assemble une parole, un rituel, festif ou funèbre, *et* un paysage social qui doit beaucoup à la circonstance. Aussi le toast fait-il simultanément *forme littéraire* et forme *qui échappe à la communication littéraire* au point de connaître la « vogue », jusqu'à dériver en blague ou en pastiche : alors, ses formes-sœurs sont le « prospectus », la « page », le « discours ». Avant d'être consacré dans les recueils poétiques, le toast a habité la presse, beaucoup, et aussi les anthologies en voisinant avec les discours politiques, au point de devenir un objet de critique littéraire, sous l'œil acéré de Sainte-Beuve et de Baudelaire<sup>3</sup>.

Hybride par nature, oral, il forme moins un genre à part entière qu'il ne cousine avec quantités de genres, de registres et de formes, dans lesquels il puise sans vergogne en fonction de la circonstance et de la coterie, ou de la communauté, de la sociabilité qui s'en empare. Des constantes se repèrent néanmoins : souvent, reviennent les bouts rimés, la harangue, la chanson, les acclamations. Il naît sur une seule voix et il termine en chœur. Le toast s'ancre enfin, étrangement, ensuite, dans un territoire de traces écrites qui composent, au second degré, une partition harmonique rétrospective, conçue à vocation, soit propagandaire, soit mémorielle, soit militante, soit lyrique. A quel prix une circonstance peut-elle faire poésie ? Comment une chanson à boire s'improvise-t-elle en toast de barricade ? Un bon toast « performe » toujours une métamorphose des voix, dont Baudelaire a défendu en critique qu'elle avait porté les espoirs et les déceptions de la révolution de Février : alors, la coupe, le vin, le verre, se transforment en medium magique en mesure de transformer le plomb de la misère en or, un despotisme autoritaire en adhésion spontanée et populaire (le bonapartisme), un poème d'assemblée mondaine en exercice de fraternité (Mallarmé). L'intérêt du toast, c'est le point de bascule, le renversement de voix qu'il opère, ou qu'il fait semblant d'opérer.

---

<sup>1</sup> Cette communication forme le premier volet d'une plus large enquête menée sur la forme « toast » au cours du long XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> BARTHELEMY Auguste, MERY Joseph, *L'Insurrection. Poème dédié aux Parisiens*, Paris, Denain, 1830.

<sup>3</sup> « Avec nos mœurs électorales, industrielles, tout le monde, une fois au moins dans sa vie, aura eu sa page, son discours, son prospectus, son *toast*, sera *auteur*. » SAINTE-BEUVE, Charles de « De la littérature industrielle », *Revue des deux mondes* [1829-1849], Au bureau de la Revue des deux mondes, Paris, 1839, tome XIX, pp. 675-691, p. 661. Sainte-Beuve mentionne aussi un « Toast humanitaire » chez Lamartine étrillé dans un de ses *Portraits contemporains*. SAINTE-BEUVE Charles de, « Lamartine. 1839. (Recueils poétiques) », *Portraits contemporains*, Paris, Didier, 1846, Avril 1839, p. 269.

Au gré des différents « moments historiques » qui fabriquent pour nos yeux rétrospectifs le XIX<sup>e</sup> siècle, le fantôme collectif convoqué diffère beaucoup : bourgeois, ouvrier, militaire, démocratique, poète, fantasmé, simulé ou avéré, conjuré. Ainsi, de la forme même du toast : une parole adressée qui contient toujours, en plus, un objet singulier, car on porte un toast *à* une assemblée et toujours aussi *à* autre chose et, cet écartèlement, entre l'assemblée en présence et cet *autre chose*, fonde son lyrisme entendu entre concrétude de la voix et sa réinvention au gré du fantôme de communauté qu'on souhaite convoquer ou conjurer. Une époque comme le XIX<sup>e</sup> siècle qui a vu la naissance du fantôme collectif le plus imposant de tous comme le plus proche que tous – « le peuple » – ne pouvait que se jeter sur cette forme pour la dévorer et la réinventer.

Pour cette enquête, nous avons privilégié l'étude du toast en devenir de lui-même selon les différents milieux/moments dans lequel il se trempe, en dynamique donc, car les moments historiques qui s'en emparent sont toujours en tension, en décadence ou en ascendance. Le toast est souterrainement une forme stable, pérenne, assez plastique pour être portée devant quantité de rôtisseurs mais aussi une forme perméable aux modes, aux circonstances, aux différents personnels qui s'en emparent. Il est donc aussi toujours en fuite, toujours en partance vers un autre que lui-même.

Deux dynamiques, au moins, sont perceptibles dans l'expansion existentielle, sociale, lyrique et politique de la forme du toast, depuis l'ascension du général Bonaparte. Ces dynamiques conduisent tout d'abord la curiosité intriguée du lecteur d'aujourd'hui à s'emparer du toast militaire, en prose et en vers de mirliton. Il est difficile de comprendre le toast sans se confronter aussi avec sa bêtise, sa trivialité, qui fait de lui une routine de la bourgeoisie en sociabilité d'insigne à laquelle les meilleurs de tous n'échappent pas. Flaubert, en 1879 : « Au dessert on a apporté un gâteau de Savoie ayant cette devise : « Vive St Polycarpe ! » – toasts avec du champagne. – Après quoi Me Pasca a déroulé un gd morceau de papier et m<sup>1</sup> a lu des vers à ma louange, composés par Boisse (qui était le seul convive avec Houzeau)<sup>4</sup>. » Cette dimension du toast, cependant, nous ne l'aborderons qu'en territoire officiel et dans sa visée politique. Aux toasts en ascension, toasts Napoléon, toasts Bourbons, toasts louis-philipparde, toasts Second Empire, il faut opposer les toasts en résistance, les toasts démocratiques, les toasts en fraternité, la chanson à boire, cousine du toast, tous ces toasts qui conduisent 1830 à se transformer en 1848 avant de régresser en 1851.

## Le Toast en ascension

La première dynamique, qui porte le toast, c'est l'adaptation d'un modèle de versification, de parole rimée, à partir de chansons, dans la sphère politique à des fins de propagande. Cette adaptation accompagne le mouvement de l'ascension d'un pouvoir, ou de retour au pouvoir : la propagande bonapartiste puis, avec la Restauration, le retour des Bourbons. Que ce soit dans les corps de garde, dans les salons ou au cours de cérémonies publiques, des remises de décoration, on fait des couplets, on adapte des airs connus avec des paroles nouvelles qui permettent des échanges lyriques socialisés destinés à accompagner l'assomption d'un nouveau corps politique : sans aucun doute, tout un héritage à deux têtes, populaire et aristocratique, de l'Ancien Régime, qui mêlait, à des circonstances de sociabilité, la pratique naturelle de la rimaille. Pour exemple, Monique Decitre mentionne qu'à partir de la campagne de Mantoue, sous le Directoire, la propagande utilise les images d'Épinal et les chansons à danser pour célébrer la victoire de Bonaparte. On met en scène, sous l'image, le gouverneur de la ville qui chante sa reddition sur une complainte de Monsigny : « Grand général, n'ayant plus de défense, /Je me rends à la France ». Une chanson à

---

<sup>4</sup> Lettre de Flaubert à Caroline Commanville, Croisset, 25 avril 1879. Bibliothèque de l'Institut de France, H 1357, ffos 353-354. *Collection Lovenjoul*. Édition électronique de la correspondance de Flaubert, par Yvan Leclerc et Danielle Girard, université de Rouen Normandie, 2017.

laquelle le général répond « sur un air de danse très populaire, la sauteuse de Dauvergne »<sup>5</sup>. Cette exemplification visuelle de la rimaille est un aperçu d'une sociabilité fondée sur l'échange lyrique destiné à donner une forme aimable et plaisante à la montée agressive d'un nouveau pouvoir, car, si, en ces années 1800, ce qui se passait pouvait se coder aussi naturellement en chansons rimillées, c'est-à-dire en une forme normalisée et acceptable de représentation, cela voulait dire qu'il n'y avait qu'à s'en réjouir, et même à s'en féliciter. Épargnons-nous ici les tombereaux de toasts et de couplets à chanter à Bonaparte et ensuite à « Sa Majesté l'Empereur » qui ont pullulé et qui n'ont d'égaux que ceux qui furent chantés et rimillés pour Napoléon III, quoique dans un autre ordre de style, en style Napoléon III du toast, justement. Pour preuve, celui-ci, qui peut être lu dans « un Récit de la fête qui a eu lieu à Valognes, le 3 germinal an 13 [24 mars 1805] lors de la distribution des aigles à plusieurs militaires nommés membres de la Légion d'honneur<sup>6</sup> ». Tout d'abord, il y a, toujours, évidemment, un « peuple en foule » qui « s'est porté sur la place. Et aussi : « Toute la garnison a pris les armes. MM. les Généraux DELEGORGUE, commandant la subdivision de la Manche ; DAUBIGNY, commandant d'armes à Cherbourg, s'y sont rendus à l'heure de la parade. En face, de la garnison, rangés en bataille étaient placés les Légionnaires. » Ensuite, harangue du général Délégorgue<sup>7</sup>. Puis un « Banquet [la majuscule compte] est donné par le Général DELEGORGUE aux Légionnaires, aux Officiers et à toutes les Autorités de la Ville. »

Voici les Toasts [encore la majuscule] qu'on y a portés.

A SA MAJESTE L'EMPEREUR  
 Puisse-t-elle vivre longtemps pour le bonheur des Français  
 Et la prospérité de nos aimés !  
 A SA MAJESTE L'IMPERATRICE  
 Puisse toutes les Souveraines être bienfaitantes comme elle !  
 AUX MEMBRES DE LA LEGION D'HONNEUR  
 A l'heureuse harmonie entre les Autorités civiles et militaires !  
 Tous ces Toasts ont été portés avec le plus sincère enthousiasme.  
 Le Banquet a été terminé par les Couplets suivants.  
 Air : *Femmes, voulez-vous éprouver, etc...*

Idole de tous les Français,  
 Source des actions sublimes,  
 Père des étonnans succès,  
 Honneur ! Je t'adresse ces rimes.  
 Célébrons ses enfants chéris,  
 Que son Aigle aujourd'hui décore.  
 Faites la paix, fiers ennemis,  
 Ou dans peu l'Aigle vous dévore  
 (...)

<sup>5</sup> DECITRE Monique, « Musiciens et Maîtres à danser des bals de société et bals populaires au service de la gloire du Consulat et de l'Empire », *Les Usages politiques des fêtes au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Alain Corbin et Danièle Tartakowski (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, pp. 63-74, p. 64.

<sup>6</sup> *Récit de la fête qui a eu lieu à Valognes, le 3 germinal an 13, lors de la distribution des aigles à plusieurs militaires nommés membres de la Légion d'honneur*, Valognes, Imprimerie de Clamorgam, 1805.

<sup>7</sup> François-Joseph-Augustin Délégorgue naît en 1757 à Arras. Il est fait commandant de l'Ordre de la légion d'honneur et participe à la campagne d'Italie à partir de 1806. Il meurt la même année près de Raguse sous la première décharge de feu d'un parti de Monténégrins. Cuisse fracassée. Tête décapitée. « Son nom est gravé côté Sud de l'arc de triomphe de l'Etoile. » Entre son toast porté le 24 mars 1805 et sa mort survenue le 17 juin 1806 (à l'âge de 46 ans), moins d'une année, s'écoule. MULLIE Charles, *Biographie des célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850*, Paris, Poignavant, 1851, tome 1, p. 395.

Tous les convives ont voté l'impression du récit de cette Fête et l'envoi au journaux.

C'est là un aperçu du canevas primaire, primal, presque, du toast, ici caractéristique de l'accompagnement festif et lyrique d'une ascension bonapartiste réussie au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Harangue. Toasts très courts. Couplets rimés. Et tout autour, le spectacle d'une scène unanime destinée à chanter dans le temps présent et pour la presse à l'avenir. Aujourd'hui, on appellerait cela une « opération de communication ». Surtout, aux couplets rimés, revient l'assomption formelle et lyrique qui permet de transmuier au moyen de l'ornementation ce qui est bien plus qu'un ensemble de déclarations de circonstances, en les faisant entrer dans des cadres infra-politiques, ici, l'air de la chanson galante et la rime de mirliton qui l'accompagne. C'est un toast très vertical, très hiérarchisé, militaire, dont la forme va ensuite s'acclimater au gré de la communauté politique et sociale qui s'en empare. Parler en vers, c'est orner avec les rubans du style de l'époque une harmonie à construire et à défendre sinon dans d'autres lieux, par d'autres moyens, quand il ne s'agit plus de toaster ou de chanter : dénonciations, espionnage, déportations, emprisonnement. Si on chante « avec », c'est parfait. Si on chante « contre », c'est plus compliqué. Notons l'alternance des formes courtes et des formes longues, de l'apostrophe au couplet en passant par la harangue. Ce qui compte dans l'échange lyrique (dans lequel il faut inclure les moments de prose proprement dits, qui sont, en eux-mêmes, une variation formelle au sein de la ritualité du toast), c'est la diversité des formes. Tout cela doit pétiller en variations et, en réalité, s'érotiser collectivement dans l'accompagnement de la ripaille. L'harmonie qui en résulte, de cœur, d'esprit et de bouche, est une harmonie close et ouverte destinée à circuler ensuite dans la presse grâce à la sanction des acclamations anonymes de l'assemblée en présence. Les bonapartistes ont appris la leçon des acclamations de l'Ancien Régime qui se sont ensuite recyclées en acclamations révolutionnaires et elle vaut désormais pour sanctification de souveraineté par la valetaille militaire doublée, en arrière-fond, d'une collectivité enthousiaste, cette forme indistincte si vivante, matérielle et immatérielle au XIX<sup>e</sup> siècle, appelée au grès des comptes-rendus, le « peuple », l'« auditoire », les « convives », l'« assemblée » ou la « foule » : peu importe comme on l'appelle, l'essentiel, c'est qu'elle soit enthousiaste, unanime, spontanée, avec des allures d'improvisation.

Passons vite sur le style Napoléon III du toast. Celui-ci est moins militaire, plus mondain, plus maniéré, plus précieux, plus mémoriel aussi : il est le fait d'huiles en place. En 1860, lors de la « Fête Napoléonienne du 15 août 1860 », à l'occasion du « Banquet offert par la société napoléonienne », on écoute un « toast porté par M. le commandant CHOISÉLAT, Vice-Président de la Société » : un éloge fait à la mode du discours des Comices dans *Madame Bovary*, excepté que le sujet n'en est pas « la poule, ornement de nos basse-cour » mais tout ce que l'on peut imaginer sur la figure idolâtrée du chef<sup>8</sup>. « C'est à la mémoire de celui qui nous a si souvent conduits à la victoire que nous portons ce premier toast<sup>9</sup>. » Les couplets chantés ont disparu et le toast s'est allongé en discours stérilisé. Voilà pour la canonisation institutionnelle et despotique du toast, advenue dans ce siècle au long cours, de ses manifestations en début de siècle jusqu'à sa phase institutionnalisée dans le dernier tiers du siècle, dont le toast du 15 août 1860 est ici l'exemple.

Concernant la Restauration, on aura bien sûr une avalanche de toasts divers et variés pour la Légitimité mais il peut être intéressant de s'attarder un instant sur les festivités organisées à l'occasion du sacre à Reims quand c'est tout un appareil d'État de l'ancien temps qui revient au pouvoir<sup>10</sup>. Que se passe-t-il alors ? On délègue la fonction lyrique du toast à des artistes qui riment en vitesse pour la circonstance de nouveaux couplets chantés qui sont « particulièrement » applaudis par ce fantôme qu'est la foule qui se transforme cette fois subitement en parterre de

<sup>8</sup> FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary* [1856], Paris, Livre de poche, Deuxième partie, VIII, p. 212.

<sup>9</sup> *Fête napoléonienne du 15 août 1860 : banquet offert par la société napoléonienne à M. Vinoy... à M. E. Leroy... à M. Senilbes... à M. Verdrel, ...*, Imprimerie de Brière, 1860.

<sup>10</sup> MARTIN Alexandre *Promenade à Reims, ou Journal des fêtes et cérémonies du sacre, précédé d'une introduction historique sur les sacres des rois de France ; suivi de la relation circonstanciée des fêtes qui ont eu lieu à l'occasion du retour de S. M. Charles X, par un témoin oculaire*, Paris, Bouquin de la Souche, 1825.

spectateurs. Charles X voulait mettre l'accent sur la proximité d'avec ce fantôme aux noms divers (foule, auditoire, masse, peuple, ...) dont nous avons déjà parlé<sup>11</sup>. Il s'était même arrêté devant un marchand de tissus pour lui déclarer qu'il s'était « longtemps servi de flanelles anglaises » mais, désormais : « (...) je me sers de flanelle française et que je m'en trouve bien »<sup>12</sup>. Aussi ce soir-là, à Reims, les couplets chantés le sont par des comédiens professionnels sur une scène professionnelle mais la langue choisie est à peine au-dessus du niveau de celle qui fut utilisée à propos des mérites comparés des flanelles anglaises et des flanelles françaises<sup>13</sup> :

[Un des personnages dit :]

En célébrant tous ces grands rois,  
Ah, n'oubliez pas, je vous prie,  
Charles-Cinq dont les sages lois  
Ont illustré notre patrie »

[Un autre lui répond :]

Ne crains rien, devant des Français  
Mon ami, sitôt que l'on parle  
Des rois chéris de leurs sujets  
On ne peut pas oublier Charles

De ces couplets qui célèbrent le bon Charles, on remarque que, les relater, c'est souligner l'enthousiasme à leur écoute, et aussi, en parallèle à cette relation, retranscrire en note une ode à Charles X écrite par « une jeune personne » qui s'avère une suite de vers pompiers qui finit par dévorer toute la page<sup>14</sup>. On a le sentiment d'assister à une sorte de conversation collective au moyen du redoublement des vers par les acclamations enthousiastes. C'est bien la restauration publique des festivités Ancien Régime, qui, ici, en n'a plus besoin du toast au sens strict, proprement dit. En effet, le toast, pour qu'il advienne, doit s'opérer de préférence au cours de des manifestations satellitaires, comme des formes transitionnelles de sociabilité qui honorent principes, communauté, sujet héroïsé, ou chefs, tous absents physiquement, d'autant plus absents physiquement que l'échange ritualisé du toast leur confère une concrétude formelle par la poésie, les apostrophes.

Sous la Restauration, dans la sociabilité de province, le toast momifie sa nature lyrique et retourne à grande vitesse à sa nature originelle de croûton trempé dans du vin : le modèle de ce « devenir croûton », c'est le banquet patriotique donné à Angoulême en l'honneur de Lucien dans *Illusions perdues* où, pour honorer le retour du jeune poète auteur des *Marguerites* dans sa ville natale, « le nouveau préfet, à peine installé, s'est associé à la manifestation publique en fêtant l'auteur des *Marguerites*, dont le talent fut si vivement encouragé à ses débuts par la comtesse Châtelet<sup>15</sup>. » La description balzacienne de la manifestation qui se tient alors est aussi une satire de la forme-toast. Le fantôme collectif de l'assemblée est désigné comme un ensemble de figurants sans importance. Mais Balzac traite néanmoins la dimension lyrique du toast, en la détachant perversement du toast en question pour lui conférer un air de mise en scène stérilisé. Il opère ce détachement satirique de deux manières. D'une part, la chanson est toujours là, mais elle advient en amont du toast, tout d'abord, poussée par Lucien, tout seul, comme signe absurde d'une vanité de province. « Les femmes raffolèrent de lui, les hommes en médirent, et il put s'écrier comme le chansonnier : *Ô mon habit, que je te remercie.* » Ensuite, c'est désormais un orchestre, qui fait la

<sup>11</sup> Pour une étude passionnante des festivités autour du Sacre : Alain CORBIN, « L'impossible présence du roi, Fêtes politiques et mises en scène du pouvoir sous la Monarchie de Juillet », *Les Usages politiques des fêtes au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, *op. cit.*, pp. 78-116.

<sup>12</sup> MARTIN Alexandre, *op. cit.*, p. 176.

<sup>13</sup> *Idem* p. 154.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 155.

<sup>15</sup> BALZAC Honoré de *Les Illusions perdues* [1837-1843], Paris, Houssiaux, 1874, Eve et David, pp. 508-509.

musique à distance des figurants du fantôme collectif. « Quand on se mit à table, l'orchestre militaire commença par des variations sur l'air de *Vive le Roi, vive la France !* qui n'a pu devenir populaire. Il était cinq heures du soir. À huit heures un dessert de soixante-cinq plats, remarquable par un Olympe en sucreries surmonté de la France en chocolat, donna le signal des toasts<sup>16</sup>. » Que la pyramide de desserts soit le signal du toast inverse la hiérarchie « des mets et des mots » – pour reprendre l'expression judicieuse d'Olivier Ihl<sup>17</sup> – c'est le signe que la variation gastronomique a remplacé la variation lyrique. « Une fois l'élan donné, personne ne peut plus l'arrêter », décrit aussi Balzac, mais cet élan n'est plus lyrique à proprement parler, il désigne une mécanique du pouvoir local engluée dans la routine. Que reste-t-il alors du toast ? Son seul caractère d'improvisation, souligné ironiquement, car le « speech » de Lucien sent tout à fait son petit morceau oratoire préparé<sup>18</sup>. Enfin, la polyphonie organisée des voix romanesques détruit tout fantasme d'harmonie de cœur et d'esprit. La Restauration, puis la monarchie de Juillet, et ensuite la Deuxième République – puis le Second Empire, on l'a vu – et enfin notre régime républicain, perpétuent ainsi, dans un couloir parallèle à cette assomption du pouvoir bonapartiste et napoléonien, cette dynamique du toast en ascension, dans l'abandon progressif de la rimaille et dans la momification de sa dimension lyrique. Ce sont, entre autres, les toasts portés au banquet qui suit le discours des Comices dans *Madame Bovary*, dont Homais fait le compte-rendu enthousiaste dans *Le Fanal de Rouen*<sup>19</sup>.

Auparavant, il y eut aussi une poésie que nous appellerons, en toute liberté, une *poésie toastée*, qui permet d'interpréter les innombrables plaquettes de poésies conçues comme autant d'envois au peuple en 1830, si on choisit de les considérer comme des avatars imprimés du toast. Du moins, nous posons l'hypothèse que ces envois de poésies sont une sous-catégorie de ce genre multiforme de la sociabilité lyrique dont le toast est le symptôme. Ainsi de « L'Insurrection. Poème dédié aux Parisiens », poème co-écrit par Auguste Barthélémy et Joseph Méry en 1830<sup>20</sup>. La dédicace ressemble furieusement aux harangues qui précèdent le toast dans les exemples précédents. « Ouvriers, artisans, industriels, boutiquiers, vieillards, enfants, écoliers, écrivains, riches, indigens, jeunes gens de mode et de plaisir, peuple miraculeux, la France restaurée n'aura pas assez de couronnes pour vous. Deux Marseillais vous offrent ce poème : BARTHÉLEMY ET MÉRY. Paris, le 30 juillet 1830, l'an premier de notre Restauration<sup>21</sup> ». Mais il faut passer par le travail de ces deux poètes marseillais, et aussi passer par 1830, pour que le fantôme collectif soit enfin doté des oripeaux sociologiques de sa diversité populaire.

Paris a triomphé ! que nos chants retentissent,  
Que nos cœurs, que nos mains, que nos bouches s'unissent<sup>22</sup>!

Du toast, on conserve la dédicace, le désir de réjouissance, l'adresse à une présence sensible collective, la mention du banquet des saturnales aux Tuileries mais, parce qu'il s'agit d'un imprimé, au cours de la dédicace, le lecteur a aussi droit à une esquisse de poétique.

« (...) la poésie est bien froide après un drame si vivant, et les émotions sont encore trop ferventes, pour qu'on puisse donner à une œuvre de littérature ces soins minutieux, enfants des calmes loisirs. N'importe ; nous nous sommes hâtés de payer notre dette à la circonstance, nous qui avons si souvent

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 508.

<sup>17</sup> IHL Olivier, « À la table de Marianne. Mets et mots dans les banquets de la République », *Banquets, gastronomie et politique dans les villes de province XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Philippe Meyzie (dir.), Bordeaux, Féret, 2017, p. 77-91. Mais c'est aussi le titre d'un livre de Michel Jeanneret

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 508.

<sup>19</sup> FLAUBERT, Gustave *Madame Bovary* [1857], *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, Paris, L. Conard, 1910, MDCCCCX, VIII, p. 215.

<sup>20</sup> Auguste BARTHELEMY, Joseph MERY, *L'Insurrection. Poème dédié aux Parisiens*, Paris, Denain, 1830.

<sup>21</sup> *Idem.* Sans pagination.

<sup>22</sup> *Idem.*, p. 28.

chanté le drapeau tricolore devant Villèle et Polignac. D'ailleurs, nous osons dire à la critique qu'un bon nombre de ces vers n'ont pas été composés dans le silence du cabinet, et que nous avons cessé d'être poètes pour nous faire citoyens »<sup>23</sup>.

C'est cela aussi, 1830. Bien avant les impressionnistes, on revendique une poésie qui sort de l'atelier, écrite aux couleurs de l'improvisation et de la chaleur de l'événement versifié. Il s'agit d'une courte épopée insurrectionnelle dont les distiques de décasyllabes décrivent les combats parisiens au moyen de métaphores et de périphrases qui ennoblissent la guérilla urbaine. Voici, en quelques vers, comment les deux poètes décrivent la barricade :

Le noir pavé se replie en barrière,  
Tout carrefour a sa digue de pierre ;  
Mille Vaubans, ingénieurs nouveaux,  
Ont enlacé la formidable chaîne,  
Et la solive aux aiguilles de chêne  
Qui briseront le poitrail des chevaux.

Partout des chars renversés sur la roue,  
Des tilburys nivelés en créneaux,  
Des pieux grossiers que le manœuvre cloue  
Au vieux blason qui dore des panneaux,  
Aux troncs épais cimentés par la boue<sup>24</sup> .

Les insurgés sont des « Vaubans », les fiacres des « tilburys », des « chars », les arbres, des « pieux grossiers » : la poésie toastée de Barthélémy oscille entre le reportage versifié de la circonstance improvisée et de la nécessité d'en ennoblir la trivialité. Elle implique aussi un recyclage formel, un déplacement de formes reconnues : alors que les couplets bonapartistes chantés transmuiaient la galanterie par l'éloge militaire, l'épopée insurrectionnelle transmue le pittoresque en monument. Mais, des couplets chantés bonapartistes au tableau insurrectionnel de Barthélémy et Méry, c'est bien la même langue de pacotille épique qui est parlée : seulement, Barthélémy et Méry, eux, font l'économie de l'air chanté : et cette pacotille épique n'a plus rien à voir avec la pacotille plus populaire, plus prosifiée, du divertissement légitimiste au moment du sacre de Charles.

L'abandon de la rimaille intervient ensuite mais, si la forme change, la fonction des échanges qui se tiennent reste la même. A mesure que les années passent depuis 1830, désormais, ce sont les Préfets, les maires, les amicales de professeurs, toutes les sortes d'amicales dans tous les domaines professionnels, et ensuite, tout un personnel louis-philippard puis républicain qui porte des toasts à l'occasion de cérémonies anniversaire, d'inaugurations, alors que la part du banquet au cours duquel ces toasts étaient initialement portés diminue progressivement jusqu'à disparaître aujourd'hui.

Pour la monarchie de Juillet, invitons-nous au « Dîner du 29 juillet 1841, à Sancerre », le 29 juillet 1841, au cours duquel « soixante habitants notables de Sancerre, et quelques Électeurs des cantons voisins (...) se sont réunis sous la présidence de M. le Sous-Préfet pour célébrer le onzième anniversaire de la révolution », qui en a bien besoin en 1841, c'est vrai !<sup>25</sup> Le député représentant Duverger de Hauranne est présent et se lève après qu'on ait « porté la santé au Roi. »<sup>26</sup> La fête de Juillet est terminée depuis longtemps mais les forces en place continuent de commémorer : aussi par nécessité, pour faire rempart à la Réforme qui milite pour un accroissement des libertés publiques et une extension du suffrage. Englués dans une sociabilité de notables, les toasts survivent, alors même que le fantôme collectif de Juillet s'est bel et bien dématérialisé. Avec lui,

---

<sup>23</sup> *Idem*, pp. 10 et 11.

<sup>24</sup> *Idem*, p. 23.

<sup>25</sup> *Dîner du 29 juillet 1841 à Sancerre*, E. Dubosc, Sancerre, 1841.

<sup>26</sup> *Idem*, p. 1.

disparaissent aussi les chansons, les couplets rimés et la joie. L'heure est grave. Il s'agit de défendre le régime constitutionnel en place. Que reste-t-il alors du toast ? Il reste du toast qu'on ressasse surtout de porter un toast. Duverger de Hauranne, qui n'est pas mauvais orateur, commence par dire qu'il « propose un toast » et conclut par : « Voici le toast que je propose ». Affirmation qu'il triple ensuite par une nouvelle répétition de l'objet du toast qui devient en fin de course : « À la Révolution de Juillet<sup>27</sup>. » Les seules marques de réception collectives sont le très réservé et discret « Applaudissemens prolongés » imprimé en fin de plaquette<sup>28</sup>. Ce qui est savoureux surtout, c'est que, six ans plus tard, Duverger du Hauranne participera à la campagne des Banquets dont l'organisation permet de renouer avec la présence physique, sensible, du fantôme collectif des commencements mais, cette fois, avec l'ambition parfois dissimulée, parfois affichée, de renverser le régime de Juillet<sup>29</sup>. Puisque la presse réformiste était muselée, le droit des associations restreint, demeurait comme seule possibilité légale d'assemblée politique, les banquets et, donc, comme seule expression dissidente politique publique, la forme du toast, toast républicain, toast démocratique, toast en résistance qui se revivifie donc en passant à l'opposition républicaine ou apparentée républicaine.

La forme atrophiée du toast de Juillet élevé en rempart du régime de Juillet avant sa renaissance dans la nébuleuse oppositionnelle au régime louis-philippard se caractérise surtout par sa redondance et le ressassement de sa forme : ce qui se chante, là, peut-être, c'est le rituel adapté de la tribune formulaire à la Chambre qui a inventé le refrain oratoire comme marque de fabrique romantique. On lève toujours son verre mais dans une citadelle aseptisée au sein de laquelle place n'est plus faite aux chansonnettes. Et que reste-t-il alors de la poésie ? Tout simplement : la simplicité comme simplification. Une hypothèse est que, vers de mirliton ou scansions formulaires en prose, ce qui demeure, c'est une pauvreté affichée, volontaire, de la forme-toast. C'est sans doute une conséquence logique de l'élargissement de l'espace public advenu avec la Révolution française, mais c'est aussi la possibilité d'un miroitement sensible du sens au moyen de clichés fleuris, de rimes simples attendues, de syntagmes téléphonés flous : quand l'enjeu, est le consensus en ascension, ou en rempart, ce qui se joue, en langue, ce sont des automatismes, automatismes de la poésie, automatismes de l'éloquence. La disparition des couplets chantés peut aussi s'interpréter dans l'élévation du toast au sein de cette sociabilité de notables : les chansons pouvaient se chanter quand le fantôme collectif était encore un hybride populaire et libéral. Désormais que ce dernier a disparu, à quoi bon chanter ? Sans doute, on doit aussi au triomphe de l'éloquence parlementaire dans la presse que la tribune formulaire ait remplacé pour les élites du temps les couplets en vogue autrefois sous l'Ancien Régime, à moins que la chanson, inspirée par la « Muse populaire », populaire et aussi d'inspiration républicaine ou démocratique (avec Béranger), ait fait sécession, logiquement, d'avec les sphères institutionnelles

Cette première dynamique définit la forme-toast en relation avec une souveraineté oratoire, forte, verticale, qui ne pouvait néanmoins pas faire l'économie d'une adhésion plus large autour des cercles du pouvoir. Ainsi, on doit sans doute aujourd'hui à la stabilité de notre régime démocratique la disparition totale de ces manifestations lyriques collectives. Dans le roman de Proust, le toast ne désigne plus qu'un effort de la langue officielle diplomatique pour s'accorder à l'opinion publique<sup>30</sup>. Sous la Troisième République, Olivier Ihl note enfin que « toast et discours

---

<sup>27</sup> *Idem*, pp. 2 et 5.

<sup>28</sup> *Idem*, p. 5.

<sup>29</sup> « Il fallait donc agir aussi vite que possible, créer « une agitation de surface », apparemment spontanée et relativement peu menaçante pour les autorités, tout en accélérant clandestinement la stratégie de lutte à l'échelon national. » GILMORE Jeanne, *La République clandestine, 1818-1848*, Jean-Baptiste Duroselle (trad.) avec la collaboration de France Cottin, Paris, Aubier, 1997, X, pp. 300.

<sup>30</sup> Voir l'affaire du toast du Roi Théodose racontée en détail par Norpois aux parents de Marcel. PROUST Marcel, *L'ombre des jeunes filles en fleur* [1919] NRF, Paris, Gallimard, p. 47.

prennent aisément, dans ces années de ferveur pédagogique, l'accent d'une leçon d'instruction civique »<sup>31</sup>.

### Le Toast en résistance<sup>32</sup>

C'est en adoptant les formes de sociabilité naturelle du siècle – le banquet et le toast – que la résistance démocratique au régime louis-philippard s'est organisée pour conduire jusqu'à la campagne des banquets de 1847 dont on connaît, par la suite, l'issue révolutionnaire en février 1848<sup>33</sup>.

Peut-être est-il aussi possible d'interpréter cette situation historique autrement, au-delà des questionnements menés en matière de stratégie et de conquête de pouvoir, en parlant d'un esprit français de tout temps connu pour son amour de la parole, de la conversation bien tournée, du mot d'esprit associé à la ritualité d'un repas (un festin, un banquet) au cours duquel on partage le pain et le vin et qui s'actualise, tout en se modulant, selon l'époque. Nul besoin d'être grand clerc pour percevoir dans la figure des banquets toastés l'adaptation civile d'une religiosité chrétienne aux racines anciennes car le Christ a partagé le pain et le vin avec ses disciples<sup>34</sup>. Prenez et buvez-en tous car ceci est mon sang, le sang de l'alliance nouvelle et éternelle... Il revient à Michelet d'avoir médité sur l'adaptation du banquet christique à la société moderne, alors qu'il est en voyage en Italie. Malade et mélancolique, Michelet, qui fuit provisoirement le coup d'État de 1851, tente de revenir sur la défaite en observant les paysans pauvres du Nervi. Lorsque le despotisme et la misère ont gagné, demeure toujours le banquet, non comme forme ripaillante, mais comme forme pauvre, spirituelle, observe Michelet<sup>35</sup>. Jamais, cependant, Michelet ne mentionne la forme du toast dans cette utopie du banquet d'après la chute, puisque, passé l'échec de la Seconde République, la forme-toast, forme de résistance a perdu la bataille, a perdu du moins la bataille en politique et prose.

Mais auparavant, il faut parler des courants conspiratifs et insurrectionnels – ou encore, autre radicalité, des Communistes, des Icariens – qui, eux, ne souhaitent pas négocier, depuis que la monarchie de Juillet leur a volé l'espoir démocratique d'être représentés. Eux ont choisi d'être de la famille de Caïn, amis des « peuples des métaux » aux « profonds arsenaux » – *Les Litanies de Satan*, Charles Baudelaire<sup>36</sup> – ou ils ont choisi de s'exiler pour fonder en Amérique une nouvelle Icarie (Cabet). Eux ne souhaitent pas rimer leur résistance. Ils demeurent donc dans les coulisses clandestines et insurrectionnelle de la dynamique de résistance des toasts au pouvoir en place. Quand on ne veut plus négocier, quand on veut se battre, on ne porte pas de toast, surtout quand nombre de camarades sont en prison et meurent de faim. A cet égard, il est frappant que, dans

---

<sup>31</sup> IHL Olivier, « Convivialité et citoyenneté Les banquets commémoratifs dans les campagnes républicaines à la fin du XIXe siècle », *op. cit.*, pp. 136-157, p. 146.

<sup>32</sup> Le corpus des toasts analysés dans cette partie doit beaucoup aux recensions des banquets qui ont été collectées et analysées par l'historien Vincent Robert. Qu'il soit ici chaleureusement remercié pour ce travail inspirant. ROBERT Vincent, *Le Temps des banquets. Politique et symbolique d'une génération (1818-1848)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010.

<sup>33</sup> ROBERT Vincent, *op. cit.*, pp. 293-334.

<sup>34</sup> Sans doute en 1839, Pierre Leroux prend acte de cette filiation en réfléchissant sur sa postérité révolutionnaire sous la figure du « banquets des égaux ». Vincent Robert interprète ce moment Leroux comme « le moment précis où le thème du banquet prend forme dans l'imaginaire d'une époque et s'inscrit pleinement au cœur d'une idéologie que l'on a proposé d'appeler le socialisme romantique (...) ». Vincent ROBERT, *op. cit.*, pp. 230-243, p. 230.

<sup>35</sup> MICHELET Jules, *Le Banquet, papiers intimes*, Paris, Calmann-Lévy, 1879. Michelet opère alors ce que Lévi-Strauss appelait « une ethnologie du dimanche ». Claude LEVI-STRAUSS, *Tristes tropiques* [1955], Paris, 10/18 (coll.) Plon, 4<sup>e</sup> partie, XII, p. 89. Vincent Robert, après Paul Viallaneix, indique que, dès le printemps 1830, Michelet s'intéresse à la forme du banquet. « Manger ensemble, c'est partager les dons de Dieu ; prendre part à la communauté du présent divin. Si Dieu est père des hommes, tout festin est signe de fraternité. » De là, à interpréter rétrospectivement, et anachroniquement, l'eucharistie comme *toast christique*, il y a un pas que nous ne franchirons pas mais qui suggère qu'une étude anthropologique du toast lyrique ne devrait pas faire l'économie d'une temporalité plus longue. Vincent Robert, *op. cit.*, p. 226. Lire aussi les pages 228 et 299 de Vincent Robert.

<sup>36</sup> BAUDELAIRE Charles, « Les Litanies de Satan », *Les Fleurs du mal* [1857], Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, Révolte, p. 222.

toute la saga des *Misérables*, un seul toast soit porté et il l'est par l'étudiant Tholomies, celui qui abuse de l'amour de Fantine pour l'abandonner ensuite<sup>37</sup>. Quand, sur les barricades, Enjolras parle, il parle sans avoir rien à proposer à manger à ses comparses, en refusant même de sacrifier les quinze dernières bouteilles de vin qui restent. « Aucun repas n'était plus possible. Il n'y avait ni pain, ni viande<sup>38</sup>. » Il parle le gosier sec et il ne fait ni harangue, ni couplets rimés, ni allocution brève mais un discours qui court sur trois pages et qui se conclut par le silence et le frémissement des feuilles d'arbres tout autour, passage magnifique qui consacre le deuil en même temps que l'impossibilité de la forme toast dans les milieux insurrectionnels, impossibilité reprise dans le cadre d'une méditation existentielle après 1851 par Michelet<sup>39</sup>. Plus proche de la mouvance réformatrice mais encore trop radicale pour ripailler et rimer, il y a aussi la nuance Deslauriers du toast dans *l'Éducation Sentimentale*. Cette fois, l'avoué bilieux porte un toast révolutionnaire avant de fracasser son verre sur le sol<sup>40</sup>:

Le futur Mirabeau épanchait ainsi sa bile, largement. Enfin, il prit son verre, se leva, et, le poing sur la hanche, l'œil allumé :

— Je bois à la destruction complète de l'ordre actuel, c'est-à-dire de tout ce qu'on nomme Privilège, Monopole, Direction, Hiérarchie, Autorité, État !  
— et d'une voix plus haute : — que je voudrais briser comme ceci ! en lançant sur la table le beau verre à patte, qui se fracassa en mille morceaux.

Tous applaudirent, et Dussardier principalement.

Ni toast, ni banquet, donc, dans ces milieux radicaux, ou alors de façon très marginale, comme lors du premier banquet communiste de Belleville, organisé le 1<sup>er</sup> juillet 1840. Au cours de ce banquet, ce sont des ouvriers typographes, des bottiers, des coiffeurs, des plumitifs, en d'autres termes, c'est le fantôme collectif qui a enfin la parole, qui portent des toasts, et ceux-là ne riment pas, ne chantent pas, non parce qu'ils ne savent pas, mais parce que la grandeur des enjeux et la radicalité de leur engagement ne souffrent pas du tout la comédie futile de la forme poétique et de la forme comestible, si bien que, cette fois, le banquet est réduit à sa plus simple expression au sens propre et au sens figuré et prend toutes les allures d'un meeting politique. Ces incarnations marginales des toasts se caractérisent par la frugalité des repas, toute religieuse : de même que la comédie lyrique a disparu, la nourriture a disparu elle aussi, ou presque. Victor Gelu mentionne aussi cette frugalité à propos du menu du banquet qui s'est tenu à Marseille fin septembre 1840. Ni nappes, ni serviettes. Ni couverts, ni couteaux – excepté pour la table de l'État-major républicain qui reçoit Arago ce jour-là. « Pour nos 2 francs, nous eûmes un pain, une bouteille de vin, du saucisson, du jambon, une tranche de pâté de veaux et du fromage de gruyère<sup>41</sup>. » Cette double-frugalité lyrique et comestible s'accompagne d'un souci très scrupuleux de l'organisation des toasts qui se caractérise par une ambition forcenée d'horizontalisme et de démocratisation : sur l'élection du président du banquet, sur la nature des toasts portés inscrits par avance, etc.

Cependant, cet anti-lyrisme affiché, qui resserre une communauté radicale sur elle-même afin de prouver son existence en luttant contre sa dilution dans les mouvements de résistance républicaine en faveur de la réforme électorale, ne doit pas être invoqué comme une raison

---

<sup>37</sup> HUGO Victor, *Les Misérables* [1862], édition en ligne sous la direction de Guy Rosa, I, 3, 7, p. 126. <http://www.groupugo.univ-paris-diderot.fr/Miserables/Default.htm>

<sup>38</sup> *Idem*, V, 1, 2, p. 8.

<sup>39</sup> *Idem*, V, 1, 5, pp. 17-20.

<sup>40</sup> FLAUBERT Gustave, *L'Éducation sentimentale*, *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, Paris, Conard, 1910, MDCCCCX, Deuxième partie, II, p. 200. Plus subtilement, dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert invente le toast de résistance post-quarantenaire : quand on se met à scier les arbres de la Liberté plantés entre Février et Mai 48, il ne reste plus au personnage du maître d'école qu'à porter tout seul un toast de vaincu, toast à « l'anisette » porté à « Maximilien », avant de s'effondrer en larmes. FLAUBERT Gustave, *Bouvard et Pécuchet* [1881], *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, Paris, L. Conard, 1910, MDCCCCX, V, p. 215.

<sup>41</sup> GELU Victor, *Marseille au XIX<sup>e</sup> siècle*, introduction de Pierre Guiral ; texte établi et annoté par Lucien Gaillard et Jorgi Reboul, Paris, Plon, p. 271.

commode pour sortir les toasts qui furent portés dans son cadre hors de notre corpus lyrique. Car il demeure néanmoins des toasts qui sont portés au moyen d'une éloquence étrange, bizarre, elle-aussi une héritière sociale des toast lyriques qui sont portés par leur ennemis à abattre, les légitimistes, mais aussi la classe au pouvoir pendant la monarchie de Juillet, ainsi que leur adversaires politiques proches qui sont les socialistes et les libéraux du *National*. Dans le regard de Victor Gélou, ce qui compte, c'est le timbre, l'étrangeté de ces voix, qui fait objet de ses moqueries. « Il s'en porta [des toasts] quantité de très pittoresques en la forme qui devenaient plus incroyables encore par la manière inopinée dont ils étaient débités<sup>42</sup>. » Ces toasts, eux aussi, suscitent un enthousiasme dans une foule amassée autour des convives qui, ainsi, peut tout de même assister gratuitement, au rituel collectif. « Je me souviens encore d'un petit rageur de Corse nommé Casavecchia ou peut-être Casablanca, plus pétulant que les chevaux nains de son pays. Ce gringalet pétri de soufre et de salpêtre finit une motion aussi incendiaire que brève glapissant de son fausset le plus suraigu l'insurrectionnel impératif « Attaquons ! » C'était vraiment grotesque mais il eût été dangereux de se permettre le moindre sourire équivoque... (...) Le myrmidon corse, si drôlement batailleur en propos, ne fut pas le moins acclamé dans cette foule de harangueurs<sup>43</sup>. » Gélou mentionne « un spectacle démocratique. » Il mentionne aussi une assemblée électrisée qui finit par « chanter la Marseillaise sans hurler ». La dimension lyrique est alors portée par l'hymne et aussi par cette musique si étonnante de voix et d'éloquence populaire qui fait bien spectacle. Ce sous-genre du toast populaire en résistance est une lyrique singulière qui fonctionne à coup d'apostrophes courtes sous forme de paraphrases, elles aussi, très courtes, dont la représentation typographique à coup de mises à la ligne incessantes fonctionne comme une sorte de strophe de prose. Tout est scandé, martelé et joue avec très peu de signifiants. Ainsi du toast du Citoyen Pandellé, ouvrier imprimeur, dont nous ne reproduisons ici que le ressassement du sujet du toast<sup>44</sup> :

Le Citoyen Pandellé  
Ouvrier imprimeur  
Toast au : *Au courage de la Pologne*

Au courage de la Pologne !  
...  
Un toast au courage héroïque, au noble  
esprit d'indépendance de la Pologne  
...  
Trop malheureuse Pologne  
...  
Braves Polonais  
...  
A l'avenir de la brave Pologne !

Il faudrait aussi parler des mises en relief typographiques au moyen de l'usage des mots en majuscule au sein d'une phrase, les points d'exclamation imprimés à la suite. Mais il faudrait aussi mentionner ces toasts qui se réduisent à l'énonciation de l'objet du toast même, soit une apostrophe placée à la suite de l'objet annoncé. Ces toast-là naviguent entre la proclamation et le cri. Une expression chorale démocratique et populaire qui se construit chez les communistes de Belleville dans la perspective d'une fraternité communiste actualisée dans la société politique à venir. Un autre lyrisme, un lyrisme pauvre sans voix saillante, sans allocution digne en soi d'être distinguée des autres. Ce qui compte, c'est le massif sensible de l'expression collective qui doit ensuite faire son chemin dans les cœurs et constituer le fond d'une expérience sensible à transmettre à une

---

<sup>42</sup> *Idem*, p. 272.

<sup>43</sup> *Idem*

<sup>44</sup> PILLLOT Jean-Jacques, « Premier banquet communiste [1840] », *Les Socialistes avant Marx*, Paris, F. Maspero, tome II, pp. 210-232, p. 218.

communauté plus élargie. Le citoyen Pillot commente : « Hier encore lorsque chacun de nous parlait de la communauté, et en développait les moyens et les résultats, il était permis à tout homme qui l'entendait de lui dire : votre opinion est toute personnelle ; je puis la révoquer en doute, je puis la considérer comme le fait d'un cerveau malade. À l'instant où je vous parle, il n'est plus permis à personne de tenir un semblable langage. [...] Que chacun de nous communique au-dehors les impressions qu'il vient de recevoir ici, et nos rangs grossiront promptement ; et avant peu n'en doutez pas, la belle utopie de la veille sera l'aimable vérité du lendemain<sup>45</sup> ».

Aussi pauvre soit-il, le toast communiste offre une concrétude de la forme sensible qui monumentalise brièvement une croyance ainsi qu'un ensemble de convictions. Elle est destinée à doter d'un surcroît de réel ce qui, sinon, appartient à la marge et la non-reconnaissance (autrement que policière). Il y a toujours un gain lyrique avec un toast de la résistance, et ce gain est celui d'une voix décentrée, en décalage avec les puissances en place : elle existe simultanément au moyen d'une consonance collective et d'une dissonance singulière. Pour les minorités politiques, le toast demeure l'expression d'une puissance fraternelle possible en laquelle la dimension lyrique joue un rôle irréfutable, infalsifiable, en dépit des argumentaires qui tiennent le haut du pavé politique. Mais il faut noter, à la suite de Vincent Robert, que, dans les yeux des autorités, ce type de manifestations, ces toasts de résistance prononcés devant des êtres qui possèdent des « noms sans valeur », « une centaine de paysans stupides ou ennemis du travail » ne sont que des « lieux communs de liberté et de réforme électorale<sup>46</sup>. »

Ceux qui participent à cette dynamique du toast démocratique, du toast en résistance, sont aussi d'autres résistants au pouvoir en place, tels que les libéraux, les réformistes, les humanitaristes, les socialistes, dont, Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc, sont les représentants les plus renommés. Eux aussi sont bel et bien lancés dans une course au pouvoir, mais ils sont assurés que, de l'insurrection même, de la révolution aussi, rien de bon et de durable ne pourrait sortir constitutionnellement. Il faut passer ici très vite sur les couacs des toasts qui furent prononcés au cours de tous ces banquets car les réformistes de la mouvance libérale constitutionnelle comme Odilon Barrot, qui acceptaient de participer aux banquets, posaient des conditions à leur présence pour ne passer pour des séditieux dans les yeux du pouvoir louis-philippard, aussi, ils faisaient faux bond quand ces conditions de non-séditiosité n'étaient pas réunies ce qui ensuite, bien évidemment, mettait les convives en colère<sup>47</sup>. Ou alors certains des toasts qui étaient inscrits n'étaient jamais portés à l'indignation de ceux qui les avaient inscrits. De tels couacs advenus à propos d'une forme devenue à ce point ce lieu commun d'expression démocratique ou libérale, comme nous l'indique le regard policier, seraient passionnants à étudier en ce qu'ils construisent, au sein même de la promesse en apparence unanime d'un avenir meilleur qui est portée par tous les toasts, l'impossibilité du consensus, ce qui met le lieu commun démocratique du toast toujours en tension au sein des assemblées.

Plusieurs autres choses sont notables dans cette catégorie du toast démocratique. D'abord le renouveau concret, physique, du fantôme collectif, est massif. Ce sont parfois des milliers de personnes qui s'assemblent et qui acclament et qui chantent. On l'a vu, une religiosité manifeste caractérise les formes du toast<sup>48</sup>. Beaucoup de toasts sont écrits sous formes de versets prosifiés ou encore au moyen d'une suite répétée d'embrayeurs simplificateurs qui sont, eux aussi, des opérateurs qui fonctionnent en scansions rythmiques<sup>49</sup>. On perçoit beaucoup de fragments d'éloquence de chaire réduite en forme brève et sensationnaliste. La dimension réflexive sur la

---

<sup>45</sup> *Idem*, p. 228.

<sup>46</sup> *Op. cit.*, p. 246.

<sup>47</sup> Voir ce qu'on pourrait nommer « l'affaire du banquet du 7 novembre 1847 à Lille » : GOUACHE Jules, *Lille (7 novembre) ; Dijon (21 novembre) ; Châlon (19 décembre 1847). Banquets démocratiques recueillis et publiés par Jules Gouache*, Paris, Bureaux de la Réforme, 1848.

<sup>48</sup> *Toast à la République, porté par le citoyen Salarnier, commissaire du Gouvernement dans le département du Cantal, au banquet patriotique qui a eu lieu à Aurillac*, le 9 avril 1848. Celui est postérieur à Février 1848.

<sup>49</sup> *A la révolution ! toast prononcé au banquet des Écoles, par le citoyen Ledru-Rollin. Au droit au travail ! toast prononcé au banquet des Écoles, par le citoyen Félix Pyat*, Paris, Galerie Richer. Sans date.

forme toast est aussi très forte. Faire un toast, c'est parler de ce que c'est que faire un toast. Par exemple, une strophe de *La Marseillaise* est réécrite et sa réécriture glosée<sup>50</sup>. Tout est d'une éloquence composite, caméléon, entre le prêche, l'allocution militaire, la tartine du barreau, l'enquête sociologique, la pratique citationnelle du poème : le toast devient une forme poreuse ouverte à tous vents mais toujours insérée dans une ritualité lyrique d'échanges acclamatifs fondée sur l'alternance de la brièveté et de l'abondance. Le toast démocratique, le toast de résistance, a aussi pleinement conscience de son caractère littéraire<sup>51</sup>. S'importe ainsi en lui, *via* la figure de Félix Pyat, des morceaux mélodramatiques qui dépeignent la misère des intérieurs ouvriers. Cette fois, c'est le théâtre qui s'invite au banquet et la foule applaudit un morceau tout droit sorti du *Chiffonnier de Paris* mis en scène à la Porte Saint-Martin<sup>52</sup>. On comprend désormais que la forme toast accompagnée de la forme banquet est assez forte pour accueillir n'importe quelle parole : en témoigne ainsi toutes les satires dans la presse qui s'en donnent à cœur joie à propos du toast et dont il faut citer ici un exemple délicieux car il dit en toute intelligence la vérité du toast démocratique en résistance dans ces années 1830-1848 :

Je ne m'attendais certainement pas qu'un jour nous en arriverions à ce point d'ivresse qu'on entendrait porter ce toste (*sic*) sublime A la santé des pavés ! « A la santé des pavés » me semble admirable. C'est comme si, mettant la tête à la fenêtre, je m'écriais le verre en main À la santé des nuages à la santé de la poussière à la santé de la pluie ! à la santé de cette cheminée qui fume là-bas ! à la santé de cette girouette à la santé de la maison de mon propriétaire ! et, fermant ma fenêtre, et me promenant tout autour de ma chambre À la santé de ma commode à la santé de mon fauteuil ! à la santé de mes rideaux ! à la santé de ma pendule à la santé de tout ce qui ne sent pas ! C'est pourtant à Lyon, le 29 juillet, dans la seconde ville de France, que de graves républicains assemblés en comité de salut buvant et mangeant, ont bu l'an de grâce 1832 cinquante ou soixante bouteilles à la santé des pavés ! Je respecte plus qu'un autre les pavés de juillet. Ils nous ont donné un gouvernement de notre choix. Je leur en ai toute la reconnaissance possible. Mais ce que je respecte encore plus que les pavés, c'est le bon sens, c'est le bon goût c'est la raison enfin.

Boire à la santé d'un pavé n'est-ce pas lui dire Pavé, sois heureux, ne deviens jamais sourd, pavé ! n'attrape pas de rhumatismes, garde-toi du choléra A ta santé mon cher pavé Dieu te donne joie et bonheur en ce monde et dans l'autre. Porte des gilets de flanelle [!] pour te préserver des sueurs rentrées, tiens-toi les pieds chauds ne t'afflige pas si tu perds ta femme ne te laisse pas mouiller ne va pas nu-tête au soleil ne gagne pas la fièvre ne te mets que rarement en colère, voyage un peu, travaille, lis, chante quelquefois pour développer ta poitrine danse de tems à autre pour te délier les jambes, sois bon père bon ami bon époux, ne fais de mal à personne car le mal que l'on fait à autrui retombe sur la tête de celui qui le cause, bois de l'eau de seltz à ton dîner pour peu que ta digestion soit pénible fuis les cabarets sois sobre, couche-toi de bonne heure, lève-toi de même, sois laborieux et honnête homme enfin à ta santé, pavé de mon cœur ! Je suis curieux de savoir si depuis que les républicains de Lyon ont porté un toste aux pavés la santé de ces pauvres diables en est meilleure. Cependant vous verrez qu'un jour, heureux de rendre aux républicains la politesse qu'ils en ont reçu les pavés s'attableront aussi et que tombant comme des hommes ivres ils crieront à tue-tête À la santé du bonnet rouge, alors la santé publique ne courra plus aucun péril le bonnet rouge et les pavés se porteront comme la guillotine : la fin du monde sera venue<sup>53</sup>.

---

<sup>50</sup> *Banquet démocratique des Écoles de Paris (1847.) Discours que devait y prononcer J. P. Abel Jeandet*, Paris, Fournier, janvier 1848.

<sup>51</sup> LEDRU-ROLLIN Alexandre-Auguste, « Discours prononcé au banquet démocratique de Lille, 7 novembre 1847 », *Discours politiques et écrits divers*, 1879, Paris, Baillières, tome 1, pp. 328-340, p. 329.

<sup>52</sup> *Discours de Félix Pyat, prononcé au banquet des écoles. Au droit au travail*, Nancy, Nicolas, 1848.

<sup>53</sup> *Le Figaro : journal littéraire : théâtre, critique, sciences, arts, mœurs, nouvelles, scandale, économie domestique, biographie, bibliographie, modes, etc., etc.*, Paris, Jourdan, 8 mai 1832.

Il y a manifestement au *Figaro* un rédacteur très en verve dans ces années 1830 autour de la question du toast et il a été difficile de sélectionner un morceau à citer dans sa prose satirique très longue, tant il est virtuose et drôle. La masse de ces toasts démocratiques et de leurs satires consacre bel et bien, alors, la puissance de la prose sur la forme versifiée dans les assemblées publiques politiques. Désormais, l'inventivité formelle a basculé entièrement dans la langue qui porte le plus les aspirations communes, langue démocratique qui concurrence la chanson à la Béranger (auquel on porte aussi des toasts) et qui appartient bel et bien à ces manifestations de poésie en prose propres à la tribune et qui sont en mesure, selon le rédacteur satiriste du *Figaro*, de digérer poétiquement toutes les matières du monde, même les matières mortes et inanimées, même les matières les plus triviales : dans la suite de sa tirade satirique, ainsi, les pavés se mettent à vivre, à bouger, à répondre à l'injonction du toast qui leur a été lancée, et ils se mettent à vivre.